



CLASSIQUES
GARNIER

LAFKIOUI (Mena), « Le français face à la “super-diversité” dans la ville métropole de Gand », *Les Métropoles francophones européennes*, p. 185-202

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08518-8.p.0185](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08518-8.p.0185)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2019. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

RÉSUMÉ – Ce chapitre étudie les processus de construction identitaire collective des minorités francophones de la ville métropole de Gand, de souche flamande ainsi que d’immigration nord-africaine. Il examine comment, dans cette ville “super-diversifiée”, le *français globalisé* contribue à la composition de certaines classes sociales en lien avec des inscriptions d’espace locales spécifiques, et ce moyennant des pratiques langagières marquées par ce que l’on appelle l’*hétéroglossie conventionnalisée*.

MOTS-CLÉS – Minorités francophones en Flandre, super-diversité, globalisation, vernaculaire, plurilinguisme, hétéroglossie, immigration, identité

ABSTRACT – This chapter examines from a user-based perspective the different formal and structural connections between language use and representation, social inscription and spatial anchoring of the “old” French-speaking bourgeoisie with Flemish roots in contrast to “newer” French speakers of Ghent, whose *globalised French* in the context of super-diversity contributes to the construction and consolidation of collective “minority” identities, which are marked by what we call *conventionalised heteroglossia*.

KEYWORDS – French-speaking minorities in Flanders, super-diversity, globalisation, vernacular, multilingualism, heteroglossia, immigration, identity

LE FRANÇAIS FACE À LA « SUPER-DIVERSITÉ » DANS LA VILLE MÉTROPOLE DE GAND

INTRODUCTION

Depuis l'indépendance de la Belgique en 1830 jusqu'aux années 1960, la ville de Gand a connu une bourgeoisie francophone (ou bilingue, français et néerlandais) de souche flamande. Bien que, de nos jours, ce groupe social soit moins reconnu comme francophone dans la société gantoise, la pratique du français et sa valorisation perdurent, nonobstant le contexte institutionnel d'homogénéisation linguistique néerlandaise.

Cette contribution vise à étudier d'un point de vue sociolinguistique interactionniste les différentes formes d'articulation entre les pratiques et les représentations linguistiques de ces « anciens » Gantois francophones ainsi que leurs inscriptions sociales et ancrages spatiaux, au regard des données des « nouveaux » francophones de Gand (notamment d'immigration nord-africaine), pour lesquels le français fait partie d'un répertoire plurilingue résultant de situations sociohistoriques et de trajectoires migratoires hétérogènes.

Dans ce contexte de « super-diversité » (*superdiversity*, Vertovec 2007), il s'agira d'examiner dans quelle mesure le français – imaginé ou pratiqué – contribue à la construction et à la consolidation des identités collectives « minoritaires » de ces groupes francophones, en analysant leurs pratiques langagières dans des contextes principalement informels et semi-informels (p. ex. familles, associations, espaces publics dont les centres commerciaux et les cybercafés). Une attention particulière sera accordée au rôle du français dans la créativité artistique de la jeune génération de francophones plurilingues, dans laquelle le théâtre et la musique interethniques forment des composantes importantes. Il sera également

question de vérifier si l'emploi du français influe sur la (re)composition de certaines classes sociales en lien avec des inscriptions d'espace spécifiques sur le terrain gantois. Ainsi, je m'attacherai à répondre aux questions suivantes : le français contribue-t-il à la perpétuation et à la consolidation de la classe dirigeante par le prestige encore accordé à sa maîtrise ? Et, paradoxalement, son emploi par la classe ouvrière d'immigrés (africains) reflète-t-il réellement un manque de volonté d'intégration et, de ce fait, l'échec du discours sur la diversité ? C'est en tous cas ce qui est souvent soutenu par les mouvements nationalistes flamands.

Ces recherches sont fondées sur un vaste corpus écologique constitué suivant une démarche qualitative et ethnographique (Gumperz 1982 ; Hymes 1996) qui a fait ses preuves dans des contextes sociolinguistiques variés et plurilingues en Europe et en Afrique. Le corpus gantois en fait partie. Il a été construit dans le cadre de mon programme de recherche intitulé « Language, Identity and Power in the Multilingual Globalising Society », en cours depuis 2002 et dans lequel une attention particulière est portée sur les jeunes, en raison du dynamisme attesté chez eux dans le rapport entre construction identitaire, ressources linguistiques et inscriptions sociales (Hewitt 1986, 1989 ; Lafkioui 2006, 2008, 2013 ; Rampton 1995)¹.

GAND, VILLE MÉTROPOLÉ

Gand, capitale de l'ancien comté de Flandre, est située au confluent de l'Escaut et de la Lys dans la province de Flandre-Orientale. Elle compte de nos jours environ 250 000 habitants, dont à peu près 29 % sont d'origine étrangère². Parmi les nombreuses langues parlées à Gand, le français occupe de longue date une place particulière dans son histoire sociolinguistique, dont je présenterai les moments charnières dans ce qui suit.

Bien que les premières attestations dans la région flamande datent du XII^e siècle chez une minorité aristocratique, ce n'est qu'aux XV^e-début XVI^e siècles que le français y a atteint son apogée comme *lingua franca*, augmentant ainsi le bilinguisme et le plurilinguisme en Flandre,

1 Cette recherche a été en partie subventionnée par le FWO-Research Foundation Flanders.

2 Source : DWH AM & SB KSZ/SVR – 2012.

notamment chez les bourgeois dont les grands négociants. Ensuite, durant la période espagnole (1515-1715), période de récession économique, le français a connu un déclin – allant de pair avec un isolement linguistique et culturel de la Flandre – avant de vivre une renaissance dans le siècle des Lumières, et ce au détriment du latin. Une francisation accélérée et répandue a suivi, grâce à son statut de langue internationale dans la période française (1794-1815), phénomène qui a perduré, même pendant la période hollandaise (1815-1830) et nonobstant les efforts de néerlandisation du roi Guillaume 1^{er}. En 1830, la Belgique a obtenu son indépendance et le français a été proclamé seule langue officielle, bien que l'art. 23 de la constitution stipule la « liberté d'usage de la langue » et que le français ne soit parlé que par la classe dirigeante bruxelloise et l'élite belge, flamande et wallonne. Selon Zolberg (1974), la Flandre connaissait à cette époque 3,27 % de francophones.

Il a fallu attendre les années 1870 pour qu'apparaisse un vrai mouvement flamand, débouchant tout d'abord sur un bilinguisme officiel de la Flandre et bien plus tard, dans la deuxième moitié du xx^e siècle, sur un monolinguisme néerlandais, un processus influant où la néerlandisation de l'Université de Gand en 1930 a joué un rôle capital. La série de dispositions légales menant vers le monolinguisme néerlandais et le principe de territorialité n'ont été appliqués de manière plus conséquente qu'à partir des années 1960, avec par exemple l'enseignement en néerlandais obligatoire en 1963 et une série de révisions de la constitution dès 1970, dont une des plus importantes est celle de 1993, la 4^e révision, par laquelle la Belgique est devenue un état fédéral³.

À partir de 1963 et jusqu'à 2004, Gand a été marquée par le monolinguisme néerlandais (officiel), inversant les rapports diglossiques d'auparavant, c'est-à-dire que le français est passé de variété dominante à variété L2, conservant tout de même un rôle important au plan socioéconomique. Son usage est également passé du domaine officiel au domaine non-officiel (familial, cercle fermé), alors que le néerlandais était présent dans tous les domaines privés et publics.

Parmi les études consacrées à ce sujet – dont relativement peu ont été dédiées à la sociolinguistique (p. ex. Willems 1997) –, le rôle des immigrants nord-africains dans la présence et la conservation du français

3 Pour de plus amples informations sur l'histoire du français en Flandre, voir Deneckere (1954), Vanneste (2010) et Willems (1997).

sur le territoire gantois (voire flamand) a été complètement ignoré. Ce groupe minoritaire, faisant surtout partie de la classe ouvrière, est encore de nos jours un élément important dans la diversité du français gantois et ses rapports d'inégalité sociolinguistique. Ce sont ces dynamiques, dans un contexte caractérisé à la fois par le monolinguisme officiel du néerlandais et le plurilinguisme en lien avec la super-diversité de la ville de Gand, qui m'intéressent ici.

GAND, VILLE SUPER-DIVERSE

Gand, ville métropole depuis le Moyen âge, a connu plusieurs « vagues » de migration à partir des années 1950, regroupées généralement en deux catégories sociohistoriques (Verhaeghe *et al.* 2012) : la vague méditerranéenne qui remonte à la période 1960-1974, où le français a été principalement véhiculé par les immigrés nord-africains (les « anciens nouveaux Gantois »), et la vague d'Europe centrale et d'Europe de l'Est, qui a débuté dans les années 1990, surtout après l'adhésion de certains pays de ces régions à l'Union européenne. Ainsi la ville de Gand a célébré en 2014 ses 50 ans d'immigration marocaine et turque, et a organisé plusieurs événements pour le marquer⁴. Le groupe de « récents nouveaux Gantois » s'est dernièrement élargi grâce à des arrivées ponctuelles de petits groupes d'immigrés d'origines ethniques diverses, dont ceux provenant de Bruxelles et des communes francophones de Belgique, de France (notamment de la région des Hauts-de-France) et d'Afrique sub-saharienne (dont les ex-colonies françaises). Pour des raisons socioéconomiques et politiques variées, comme l'asile politique ou le désir d'ascension sociale, ils se sont installés de manière permanente ou transitoire à Gand.

Le chiffre de 29 %⁵ ne couvre pas en réalité la super-diversité de cette ville, car il est fondé sur le seul paramètre du pays d'origine, alors que d'autres paramètres déterminent également ce phénomène

4 Voir : <https://stad.gent/cultuur-sport-vrije-tijd/cultuur/erfgoed/mijlpalen-gent/waarde-landgenoten-50-jaar-migra-tie-naar-gent>.

5 Source : DWH AM & SB KSZ/SVR – 2012.

urbain postmoderne, comme l'origine ethnique, le statut et le réseau d'immigration, le marché du travail, et bien sûr aussi les ressources sociolinguistiques (Vertovec 2007). L'attention accordée récemment à la diversité « ethnoculturelle » – comme les Gantois préfèrent dire –, dont sa composante « marocaine », n'est pas étonnante quand on sait que la population d'origine marocaine forme le deuxième plus grand groupe d'immigrés en Flandre, c'est-à-dire 15,3 % de la population d'immigrés, soit 2,2 % de la population totale de la Flandre⁶. À Gand, ils forment à peu près 5,9 % de la population d'immigrés⁷, et jusqu'à tout récemment, ils représentaient avec les autres Gantois d'origine nord-africaine, le deuxième grand groupe, environ 3,1 % de la population gantoise⁸.

La majorité de ces Gantois vivent dans le quartier le plus marqué par la « super-diversité », celui de Brugse Poort-Rooigem, qui hébergeait jusqu'en 2009 l'usine UCO (NV Union Cotonnière)⁹. Ce quartier populaire fait partie des zones industrielles des XIX^e et XX^e siècles, ayant accueilli des immigrés marocains et turcs de manière régulière entre 1964 et 1974.

GAND, VILLE PLURILINGUE

Du point de vue sociohistorique, les francophones de Gand peuvent être regroupés en trois ensembles : 1) les « anciens » Gantois francophones de souche flamande, 2) les « anciens nouveaux » Gantois francophones issus de l'immigration nord-africaine principalement et 3) les « récents nouveaux » Gantois francophones, qui sont des immigrés permanents ou temporaires provenant essentiellement de Bruxelles et des communes francophones de Belgique, de France et de ses ex-colonies d'Afrique sub-saharienne. Le dernier recensement linguistique du premier groupe remonte à 1947, lorsque ses locuteurs constituaient 9,6 % de la population

6 Source : Registre national/SVR – 2011.

7 Source : Data-Analyse & GIS (www.gent.be) – 2012.

8 Source : DWH AM & SB KSZ/SVR – 2012.

9 Source : Registre de la population – ville de Gand – quartiers – 2013.

de Gand. Plus récemment, une estimation publiée par le magazine *Knack* (24/11/2005) ainsi qu'un sondage effectué par *Dedicated Research* (un institut d'études de marchés et de sondages d'opinions indépendant de Belgique) à la demande de l'Association pour la Promotion de la Francophonie en Flandre (APFF) parlent de 5 à 6 %, mais ce chiffre n'a pas été officiellement confirmé. Vaneste (2010), en revanche, estime le nombre de francophones en Flandre à environ 3 %. Il n'existe pas non plus de chiffre exact pour les deux autres groupes, mais on pourrait estimer le nombre du second groupe à environ 3 %, en se fondant sur les recensements de nationalité étrangère, car la majorité des Gantois d'origine nord-africaine compte le français – sous ses formes et emplois variés – dans leur répertoire plurilingue, comme j'ai pu le constater durant mes enquêtes qualitatives.

Des recensements linguistiques officiels seraient fort profitables non seulement aux études sociolinguistiques mais aussi à la société de manière générale, notamment au plan éducatif, étant donné que plus de 16 % des élèves du secondaire ne parlent pas néerlandais chez eux¹⁰.

Le contexte de politique linguistique actuel à Gand n'est pas tout à fait défavorable au français car l'administration a clairement choisi, depuis l'arrivée au pouvoir d'une coalition de gauche (SpA-Groen, octobre 2012), une position d'ouverture par rapport à la diversité linguistique, ethnique et socioculturelle, et ce malgré la politique proactive du néerlandais dans tous les domaines publics en Flandre. Ainsi, Resul Tapmaz, échevin socialiste d'origine turque, déclare que « Stigmatiser les gens parce qu'ils parlent français, nous sommes radicalement contre [...]. Nous préférons la démarche positive : chaque année on décerne un prix à un commerce ou une association qui trouve un beau nom flamand ! » (Resul Tapmaz, échevin-SpA, *Le Vif/L'Express*, 09/09/2013, par François Janne d'Othée). Par ailleurs, Gand a supprimé le mot « allochtone » – fort stigmatisé – pour marquer une nouvelle politique d'intégration. Ses autorités ont aussi abrogé l'interdiction du port du voile islamique, instaurée pour les employés municipaux en 2007 par la majorité de droite (VLD-CD&V-Vlaams Belang).

10 Source : <http://www.gent.be/gentincijfers> – Diversité ethnoculturelle Gand (2010-2011); Databank Hoger Onderwijs, LOP Gent Secundair Onderwijs – Agodi (Vlaanderen).

LES « ANCIENS » GANTOIS FRANCOPHONES

PROFIL SOCIAL ET CONTEXTES INTERACTIFS

En ce qui concerne les « anciens » Gantois francophones, leur profil social est caractérisé par une homogénéité frappante. Leur appartenance à la classe sociale élevée se reflète à tous les niveaux de la société : au niveau de l'instruction, de la profession, de l'inscription spatiale (quartiers et communes gantois aisés), des lieux de sociabilité, pour n'en évoquer que quelques-uns. Tout symbolise l'élite socioculturelle. Leur français est pratiqué dans des contextes informels ou semi-formels bien gérés, ayant pour objectif non seulement le maintien et la diffusion de cette langue et de sa culture mais aussi la reproduction du statut social qu'elle marque. Il s'agit principalement du contexte familial et amical privé et des associations à profil francophone, telles L'Alliance française de Flandre-Orientale (créée à Gand en 2007), apolitique et non confessionnelle, les associations culturelles comme Le Cercle Royal Artistique et Littéraire, Amitiés françaises de Gand, et Le Nœud (théâtre amateur). Il existe aussi de nombreux clubs et services-clubs, comme les clubs de sport (golf, tennis, hockey), le Rotary Club Gand Maritime, le Club des Nobles, outre les Clubs d'étudiants (p.ex. la Gé), où le français est la langue employée principalement. Importants sont également les mouvements de jeunesse francophones, dont je traiterai dans la section suivante. En outre, il existe actuellement le journal électronique « Nouvelles de Flandre » (publié par l'APFF), qui essaie de prendre le relais du « Nouveau Courrier », arrêté en 1999 et qui à l'époque faisait suite au « Courrier de Gand », journal politique et littéraire francophone remontant au XIX^e siècle.

MOUVEMENTS DE JEUNESSE FRANCOPHONES

Parmi les mouvements de jeunesse francophones toujours actifs à Gand, figurent les scouts Saint-Georges Gand pour les garçons (<http://www.theresiennes.be/>) et les Guides Sainte-Colette Gand pour les filles (<http://www.sainte-colette.be>), tous deux existant depuis le début du XX^e siècle (Wittemans 2010). Dans ces mouvements catholiques,

tout est en français, excepté les documents officiels (p. ex. assurances, attestations fiscales) et certaines pages informatives de leur site web. Les guides mentionnent même explicitement dans leur point 2 de « Missions », que leur « mouvement reste un mouvement francophone », et dans leur point 2 d'« Actions » que « les camps, grands camps et les réunions se passeront en français, la communication entre chefs se passera en français, la communication et la correspondance envers les parents se passera en français ».

Un autre témoignage de cette politique et gestion francophones est l'extrait suivant du compte rendu du comité des sages (6/12/2011) des guides, où l'on peut lire :

Les guides parlent trop souvent le néerlandais. Thomas explique que les chefs donnent des remarques de façon conséquente, des punitions sont prévues, mais certaines, comme des pompages, n'ont pas d'effet.

Suivi de :

Remarques générales de la part des parents sages concernant le français : il serait peut-être mieux de récompenser les guides qui parlent bien le français au lieu de punir celles qui ne le font pas. Il y a aussi une part de responsabilité des parents, qui doivent rappeler à leur fille que chez les guides, on parle le français. Les chefs doivent aussi faire attention de ne pas parler le néerlandais.

Les Saint-Georges, en revanche, expriment moins explicitement leur profil sociopolitique francophone, selon certains, par crainte d'être perçus comme des « fransquillons », c.-à-d. des partisans de l'usage du français pour se distinguer des néerlandophones.

PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS

Pour ce qui est des pratiques et représentations de ces jeunes ou jeunes adultes francophones, on constate un changement générationnel par rapport aux pratiques des parents et grands-parents, ce qui confirme l'étude exploratoire essentiellement quantitative de Dassargues (2013), qui appuie les résultats exposés dans le mémoire de Master de Rahier soutenu en 2011 à l'Université de Gand¹¹. Il s'agit du passage d'un

11 Rahier, A. (2011), *Évolution générationnelle de l'identité linguistique et du langage des francophones gantois*, Hogeschool Gent (Universiteit Gent).

monolinguisme francophone à un plurilinguisme à travers le bilinguisme français/néerlandais (voir aussi Willems, Van Den Brande 1988). En outre, auprès de ces jeunes, le français est encore davantage réservé aux pratiques privées, surtout au sein de la famille, avec les parents et les grands-parents car entre frères et sœurs, c'est le néerlandais ou le mélange codique qui prédomine. Même dans leur réseau social, où la pratique du français est encore cultivée, le néerlandais est omniprésent.

Quant aux normes linguistiques repérées, elles portent témoignage de leur nature à la fois hybride et hiérarchisée. Ainsi, par exemple, le français parisien est souvent considéré comme le plus beau mais le français belge est considéré comme la plus authentique des variétés de français. Ou encore, « le (français) gantois, c'est le meilleur ». Plusieurs locuteurs affirment aussi que leur « français est déformé par le néerlandais ».

Il est aussi question d'un changement au niveau de leurs compétences linguistiques en français, en comparaison avec le français des parents et grands-parents, comme le montrent les déviations par rapport à la norme du français standard et l'usage régulier de l'alternance codique français-néerlandais. L'insécurité linguistique y est certainement pour quelque chose, comme il est souligné dans le peu de recherches consacrées à ce sujet, qui le considèrent généralement comme en cours d'attrition (Dassargues 2013). Mais il y a toutefois un autre facteur qui entre en jeu dans ce changement de compétences linguistiques et de pratiques langagières, le développement d'un répertoire plurilingue allant de pair avec le développement de ressources interactives dans le contexte de super-diversité à laquelle ces jeunes participent nécessairement, et ce malgré les efforts de protection d'une francophonie « standard » de la part des parents. Ce changement leur permet donc de développer des compétences communicatives et créatives de manière diversifiée et ainsi d'être plus adaptés à la situation sociolinguistique actuelle à Gand.

Parmi les attitudes linguistiques observées, celle qui considère le bilinguisme ou le plurilinguisme comme un atout est l'une des plus récurrentes. Les jeunes soulignent surtout ses avantages au niveau scolaire et professionnel, outre l'importance pour « être un vrai Belge ». En dehors de sa valeur affective, le français a été aussi souvent cité comme marqueur d'appartenance à l'élite socioculturelle et économique.

LES « ANCIENS NOUVEAUX » GANTOIS FRANCOPHONES

Les « anciens nouveaux » Gantois francophones sont issus de l'immigration nord-africaine, qui a commencé dans les années 1950 et dont la majorité provient des régions berbérophones du Maroc.

PROFIL SOCIAL ET CONTEXTES INTERACTIFS

Contrairement aux « anciens » Gantois francophones, le profil social des « anciens nouveaux » Gantois francophones est très hétérogène, même si à leur arrivée à Gand leur profil social était essentiellement celui de la classe ouvrière. À cette classe s'est ajouté dernièrement un groupe nord-africain appartenant à la classe moyenne, grâce à une deuxième génération relativement plus instruite en néerlandais, bien que les problèmes de réussite scolaire persistent et empêchent toujours la mobilité sociale d'un nombre important de ces jeunes Gantois. Le nombre significatif de magasins et restaurants nord-africains (notamment marocains) ouverts dans les quartiers populaires qu'ils habitent généralement contribue non seulement à la formation de cette classe moyenne mais aussi aux réseaux intra-ethniques et interethniques qu'ils construisent et qu'ils fréquentent. Les réseaux intra-ethniques se sont assez rapidement formés à leur arrivée à Gand (cafés, mosquées, épiceries), afin de pourvoir à leurs besoins ethnoculturels et de garder le lien avec leur culture ancestrale. Les réseaux interethniques, en revanche, sont beaucoup plus récents, en grande partie à cause du manque d'intérêt de la part des autorités locales et nationales pour la diversité ethnoculturelle et son rapport à l'inégalité sociale. Certaines de ces familles nord-africaines de la classe moyenne participent aussi à ce qu'on appelle en néerlandais « *de witte vlucht* » ('la fugue blanche') quand ils déménagent vers les quartiers plus aisés et essaient d'éviter d'envoyer leurs enfants à ce qui est appelé « écoles noires ».

Comme chez les anciens francophones, le français de ce groupe est principalement restreint aux contextes informels ou semi-formels qui, contrairement au premier groupe, ne sont pas fermés. Le français est parlé en contexte familial et amical, où il fait partie des ressources interactives

et contribue ainsi à la reproduction du cadre familial plurilingue. On le rencontre aussi de manière informelle dans des associations à profil linguistique et économique ouvert, souvent inscrites dans le quartier de résidence.

Ainsi, comme association intra-ethnique, l'association *Tilelli* (*Association Culturelle N'Imazighen asbl/Kulturele Vereniging N'Imazighen vzw*) par exemple, a été fondée en 1995 par un petit groupe de Kabyles berbérophones et francophones. Il suffit d'avoir un intérêt pour les langues et cultures berbères pour pouvoir adhérer à cette association qui sert à la socialisation moyennant les valeurs berbères ainsi que les valeurs interculturelles, comme l'expriment son président Amar Sadat et sa fille dans leur article « La participation des immigrés à la politique d'intégration¹² ».

Pour les associations interethniques, généralement subventionnées par la ville, le néerlandais est utilisé comme langue véhiculaire et comme moyen de socialisation interculturelle, bien que des pratiques d'alternance codique avec d'autres langues soient monnaie courante. Je présenterai ci-dessous des résultats de mes enquêtes auprès de la fédération associative vzw JONG et ses deux associations « Meisjeswerking – Het Meisjeshuis » (pour les filles) et « Jeugdhuys Kaarderij » (pour les garçons) que je suis depuis 2005. Mais tout d'abord, il faut mentionner la fréquentation plus au moins assidue de l'école coranique locale par ces jeunes, souvent sous contrainte parentale ; l'objectif principal étant l'apprentissage de l'arabe standard – bien qu'ils soient généralement berbérophones – et l'instruction dans la doctrine et les pratiques de l'islam.

PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS

Le français des Gantois d'origine nord-africaine fait généralement partie d'un répertoire comportant le néerlandais, le berbère (appelé aussi langue « amazighe »), l'arabe, l'anglais et parfois aussi l'espagnol et l'allemand, selon la situation sociohistorique et la trajectoire migratoire. Les compétences en français varient souvent selon la place occupée dans l'éducation familiale, généralement non négligeable car le français demeure une ressource interactive à statut socioculturel élevé, un « capital symbolique » (Bourdieu 1982) qui favorise à la fois

12 Dans : *Intégration et cohésion sociale en Europe, Les cahiers millénaires*, n° 3 (Grand Lyon Prospective, n° 28).

l'ascension sociale et la « trans-nationalisation » de l'ancrage local ; autrement dit, il permet de créer une *localité globale* spécifique (*global locality*).

Par ailleurs, la francophonie de certains de ces jeunes fonctionne aussi comme un vecteur de création et de promotion de leur identité collective. Ainsi, une grande créativité langagière est attestée chez eux qui, pour des raisons sociales et/ou ethniques, éprouvent le besoin de construire et d'exprimer leur « JE » par rapport à l'« autre » (*othering*) et par opposition aux forces hégémoniques locales (p. ex. gantoises, flamandes) ou translocales (p. ex. belges, occidentales). Ceci se reflète notamment dans la créativité artistique, où la culture hip hop et les chansons de rap sont des composantes importantes. Dans ce rap, caractérisé par sa langue et son style hétérogènes, il est fait appel, outre au néerlandais, au français – notamment le français des jeunes et des banlieusards de Bruxelles et de France –, à l'anglais, surtout dans ses formes vernaculaires, ainsi qu'au berbère et à l'arabe maghrébin par exemple. Pour certains d'entre eux, les jeunes Bruxellois d'origine nord-africaine représentent non seulement une norme linguistique (pour ce qui est du français vernaculaire en tout cas) mais aussi une norme socioculturelle, ce qui se manifeste par exemple dans les modes culturelles, comme la mode vestimentaire, la mode d'avoir un chien (de type menaçant) ou celle d'avoir une moto sportive. Il s'agit donc ici d'un ensemble de normes culturelles et linguistiques hybrides et hiérarchisées, où le néerlandais prédomine en tant que support interactif (fonction pragmatique), alors que le français, le berbère et l'arabe servent plutôt comme marqueur d'appartenance sociale et (sub)culturelle permettant d'exprimer des voix et des identités alternatives (fonction symbolique). Le groupe de rap du nom de *Fatih* et leur chanson intitulée *9000*, renvoyant au code postal de Gand, en est un bon exemple. Alors que pour ces jeunes d'origine nord-africaine, leur plurilinguisme et leur « hétéroglossie » (Bakhtine 1981 ; Ivanov 2001) indexent un capital symbolique (internationalisation, émancipation, *agency*), cela n'est pas nécessairement le cas pour tous les Gantois et j'ai pu constater que ces pratiques linguistiques alternatives sont aussi perçues, surtout par des « outsiders », comme des formes de non-assimilation à la norme officielle néerlandophone, et de ce fait comme un indice de refus d'intégration à la société flamande.

THÉÂTRE INTERETHNIQUE

Un autre type de performance artistique auquel les jeunes Nord-africains participent fréquemment est le théâtre. Tout comme le hip hop et le rap, les performances de théâtre de ces jeunes sont de nature hétéroglossique mais en même temps aussi conventionnalisée, c'est-à-dire que leur polyphonie est gérée de manière conjointe. Elles forment des discours vernaculaires oppositionnels qui sont en rapport avec des cultures hybrides d'une jeunesse urbaine. De ce fait, elles sont des interprétations critiques de la société, mettant en question tout ce qui ne va pas dans ses structures et ses organisations considérées comme légitimes. La pièce de théâtre interethnique « Ben ik dat nu ? » ('Est-ce bien moi?'), dont je présenterai quelques extraits ci-dessous, en porte bien la marque. C'est un texte hétéroglossique construit initialement par le biais de l'improvisation (structurée) par un groupe de filles d'origines ethniques diverses – à majorité nord-africaine – fréquentant l'association Meisjeshuis à Gand dans le quartier « globalisé » de Rooigem-Brugse Poort que j'ai pu suivre et enregistrer (en audio et en vidéo) depuis les premiers exercices d'entraînement de théâtre jusqu'à la performance officielle finale. Ce texte est donc né de pratiques plurilingues relativement spontanées de ces filles, pratiques qui se fondent sur des formes véhiculaires et vernaculaires du néerlandais, du français, de l'anglais, du berbère, de l'arabe, du turc et du serbo-croate. Il laisse voir non seulement des compétences plurilinguistiques variables de ces adolescentes – certaines ont un niveau fort avancé – mais aussi leur conscience métadiscursive remarquable, en jouant sur tout ce que l'intertextualité et la multimodalité (conversation, chant, danse) a à offrir. Les stéréotypes ethniques, sociaux et culturels de leur vie quotidienne sont passés en revue et sont incorporés suivant différents fils narratifs, parmi lesquels celui de « Madame Patoe », qui concerne l'isolement social, la mort, l'âge, la maladie et l'individualisme, outre celui de « Seppa » – issu du français **(je) sais pas* – qui parle de la marginalisation, de l'ethnicisation, de la sexualité et des tensions que tout cela génère. Voici un extrait de ce dernier fil narratif¹³ :

13 Le texte en néerlandais (alternance standard-vernaculaire) et en anglais (vernaculaire) est marqué en italique, celui en arabe marocain et en serbo-croate est aussi en gras.

Seppa (V1 : 4.29-6-47)

Yo. : Seppa ? qui est Seppa ? d'où vient Seppa ?

Toutes sauf Yo. : Je ne sais pas

Gu. : *weet ge da seppa in het Joegoeslaafs*¹⁴ 'ezel' betekent ?

('sais-tu que « seppa » signifie « âne » en yougoslave ?')

So + Yo : *en seppa in het Marokkaans*¹⁵ is *ħmār* [...]

('« seppa » en marocain signifie « âne »')

Un autre extrait provient du thème inspiré par les rêves des adolescentes et les problèmes qu'elles rencontrent pour les réaliser (p. ex. chant, musique, danse, richesse), et ce par rapport à certains traits de personnalité comme la vanité et le matérialisme qu'elles présentent comme spécifiques à la société occidentale :

Mon rêve (V1 : 18.00-21.05)

Sa. : mon rêve, c'est d'avoir un laptop, un permis, une voiture, un Gsm,

mm... je disais un Gsm, mais mon plus grand rêve, c'est d'avoir une belle

voix. Je sais très bien chanter, regardez, *kijk maar, ik kan goed zingen*, [...]

('... regardez, je sais très bien chanter...')

Toutes sauf Sa. : *shut up!*

('Ferme-la!')

So. : *I don't wanna be a murderer* [...]

('Je ne veux pas être un meurtrier...')

Cette pièce de théâtre est donc un reflet de la société et plus précisément de son système de stratification sociale. Elle représente des catégories sociales de l'Autre qui délimitent ce qui est socialement légitime, accepté. Ainsi, le personnage de Seppa – un adolescent d'origine marocaine – présente une typification de l'Autre sous ses formes inacceptables (dont p. ex. celui de *ezel*, *seppa*, *ħmār* 'âne'). Elle porte aussi témoignage de la manière dont le concept d'ethnie au sens culturaliste et donc statique peut être déconstruit par l'action ludique conjointe, en faisant un objet de créativité artistique. Elle met donc en question la perspective d'« absolutisme ethnique » (Gilroy 1987), qui empêche de comprendre les rapports socioculturels diversifiés des (nouveaux et anciens) immigrés dans leur ancrage spatial local et translocal (Lafkioui 2008, 2013). De la sorte, la performance artistique tient compte de la capacité d'action (*agency*) de ces jeunes, chose indispensable à toute socialisation constructive.

14 Par « Joegoeslaafs » ('yougoslave'), elle veut dire le « serbo-croate ».

15 Par « Marokkaans » ('marocain'), elles veulent dire l'« arabe marocain ».

Ces pratiques langagières plurilingues indexent des interactions interculturelles, mais existent toutefois dans un espace sociocognitif délimité par une différenciation en ethnies et en classes sociales. Car, par exemple, le français d'une « ancienne » francophone serait difficilement considéré comme légitime dans ce groupe de théâtre interethnique si elle n'habitait pas le quartier. Et inversement, le français des jeunes filles comme Sa., serait-il accueilli dans les familles francophones de souche flamande, si elle ne faisait pas partie de leurs réseaux de sociabilité, qui sont très fermés ? Mes enquêtes indiquent une séparation nette entre ces deux groupes sociaux. L'inscription spatiale, dans sa dimension géographique comme sociale, joue donc un rôle primordial dans les pratiques et représentations langagières. Et, par conséquent, c'est à ce niveau que se situent les inégalités et non au niveau des langues, qui n'en sont que le reflet symbolique.

CONCLUSION

Cet article a montré comment le français dans la ville métropole de Gand contribue, sous ses formes diversifiées, au phénomène de « globalisation vernaculaire » (Appadurai 1996, p. 10 ; Blommaert 2010, p. 75-77), c'est-à-dire aux multiples façons dont les processus de globalisation se conjuguent avec des contextes locaux spécifiques, comme ceux des minorités francophones, et plus précisément celui des « anciens » Gantois francophones de souche flamande, habitant généralement les quartiers « blancs » – les plus homogènes économiquement et socioculturellement parlant –, par rapport aux « anciens nouveaux » francophones issus de l'immigration nord-africaine, dont la majorité réside dans des quartiers « globalisés » – les quartiers dits « noirs » –, profondément marqués par la super-diversité.

Il laisse également voir comment les pratiques langagières en *français globalisé* permettent de mettre en question et de renégocier certains rapports socioculturels, dont le rapport entre les langues et les appartenances sociales et ethnoculturelles. Alors que le français sert surtout de marqueur de classe sociale chez les francophones de souche flamande, chez

les francophones d'origine nord-africaine, il indexe plutôt un lien avec les situations sociohistoriques et les trajectoires migratoires, fournissant ainsi des positions interactives à partir desquelles ils construisent des identités et des voix alternatives, bien que leurs pratiques langagières en français puissent être sujettes à des interprétations qui les catégorisent comme étant un échec de l'intégration au système officiel néerlandophone. Mais les interactions plurilingues des jeunes Gantois prouvent justement le contraire de ce discours d'échec et montrent comment ce que j'appelle l'*hétéroglossie conventionnalisée* contribue à leur accommodation, leur socialisation et leur émancipation en contexte flamand super-diversifié.

De la sorte, le *français globalisé* participe de la déconstruction du concept d'ethnicité en tant que construction monolithique et statique, et souligne sa nature hybride et dynamique, dont l'étude nécessite des approches pluridimensionnelles prenant en considération la pluralité des affiliations des individus et des groupes, ce qui est important pour appréhender de manière adéquate la super-diversité, notamment celle vécue par des immigrants (Glick Schiller *et al.* 2006 ; Lafkioui 2008, 2013).

Mena B. LAFKIOUI
Université Sorbonne Paris Cité
LLACAN-UMR/LABEX-EFL
École des hautes études
en sciences sociales/IMM

RÉFÉRENCES

- APPADURAI, Arjun, *Modernity at large: cultural dimensions of globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.
- BAKHTINE, Mikhaïl, "Discourse in the novel", *The Dialogic Imagination*, M. Bakhtine (Ed.), Austin, Texas University Press, 1981, p. 269-422.
- BLOMMAERT, Jan, *The Sociolinguistics of Globalization*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.
- DASSARGUES, Alix, « Les francophones de Flandre : une communauté ? un avenir ? Enquête sociolinguistique auprès de jeunes francophones gantois », *FrancoFonie 4 (hiver-winter 2012-2013). Les francophones en Flandre aujourd'hui – Franstaligen in Vlaanderen vandaag*, 2013, p. 89-109.
- DENECKERE, Marcel, *Histoire de la langue française dans les Flandres (1770-1823)*, Gand, Romanica Gandensia, 1954.
- GILROY, Paul, *There Ain't No Black in the Union Jack*, London, Routledge, 1987.
- GLICK SCHILLER, Nina, ÇAGLAR, Ayşe, GULDBRANDSEN, Thaddeus C., "Beyond the Ethnic Lens: Locality, Globality, and Born-Again Incorporation", *American Ethnologist*, 33, 4, 2006, p. 612-633.
- GUMPERZ, John, *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University, 1982.
- HEWITT, Roger, *White Talk Black Talk*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- HYMES, Dell, *Ethnography, Linguistics, Narrative Inequality: Towards an understanding of Voice*, London, Taylor and Francis, 1996.
- IVANOV, Voloshinov, "Heteroglossia", *Key Terms in Language and Culture*, A. Duranti (Ed.), Malden, Blackwell, 2001, p. 95-97.
- LAFKIOUI, Mena, « Pratiques et représentations linguistiques en contexte multilingue. Le cas des Berbères en Belgique », *Quaderni del Dipartimento di Linguistica* (Unical), 24, 2006, p. 73-84.
- LAFKIOUI, Mena, "Identity construction through bilingual Amazigh-Dutch 'digital' discourse", *Berber in contact: linguistic and sociolinguistic perspectives*, M. Lafkioui, V. Brugnatelli (Eds), Köln, Rüdiger Köppe Verlag, 2008, p. 217-231.
- LAFKIOUI, Mena, "Multilingualism, Multimodality and Identity Construction on French-Based Amazigh (Berber) Websites", *Revue Française de Linguistique Appliquée*, XVIII-2, 2013, p. 135-151.
- RAMPTON, Ben, *Crossing. Language and Ethnicity among Adolescents*, London/ New York, Longman, 1995.

- VANNESTE, Alex, « Aspects de la francophonie en Flandre », *FrancoFonie 2* (été 2010). *Les francophones en Flandre aujourd'hui – Franstaligen in Vlaanderen vandaag*, 2010, p. 15-43.
- VERHAEGHE, Pieter-Paul, VAN DER BRACHT, Koen, VAN DE PUTTE, Bart, *Migrant zkt toekomst*, Antwerpen-Apeldoorn, Garant, 2012.
- VERTOVEC, Steven, "Super-Diversity and its implications", *Ethnic and Racial Studies*, 26, 2007, p. 1024-1054.
- WILLEMS, Dominique, « Le français en Flandre », in *Le français en Belgique*, D. Blampain, A. Goosse, J.-M. Klinkenberg, M. Wilmet (dirs), Louvain-la-Neuve/Bruxelles, Duculot/Ministère de la Communauté française de Belgique, 1997, p. 259-272.
- WILLEMS, Dominique, VAN DEN BRANDE, Yolande, « Les francophones de Gand : micro-analyse d'un type particulier de diglossie », *Présence francophone*, 33, 1988, p. 33-49.
- WITTEMANS, Sophie, « Scout toujours ? Scoutisme francophone en terre flamande depuis 1911 », *FrancoFonie 2* (été 2010). *Les francophones en Flandre aujourd'hui – Franstaligen in Vlaanderen vandaag*, 2010, p. 59-79.
- ZOLBERG, Aristide R., "The making of Flemings and Walloons", *Journal of Interdisciplinary History*, 5, 1974, p. 179-235.